

Trois ans de chômage m'ont donné à contempler le visage du grand Autre : le temps. Ce temps resté seul face à soi-même. Douloureusement palpable. Les journées passent. Au sens littéral du terme. Elles passent. Sur moi. Je les sens s'attarder avec application, minutie et sadisme. Elles pèsent de tout leur poids d'attente et d'ennui. Alors, peu à peu, je tente de les apprivoiser. J'apprends à les accepter. Devenir soi-même une journée, se subdiviser du bout des orteils à la pointe des cheveux. Traversé de part en part, mon corps s'incarne dans le décompte des heures. Minute après minute, centimètre carré de peau par centimètre carré. Patiemment, un à un, mes pores s'ouvrent à ce passage du temps. Imperceptibles picotements qui remontent le long de l'échine et que j'apprends à apprivoiser. Dans ma chair, je récite enfin une leçon que la vie "active" s'était acharnée à me faire oublier : le temps est une donnée concrète. Les secondes, les minutes, les heures, par-delà leurs découpage et regroupement théoriques, sont sensibles, réelles. Cruellement matérielles. Je me souviens de ces heures de bureau, des journées entières qui disparaissaient en un clin d'œil, aspirées par la frénésie auto-entretenu d'une grande entreprise. Je m'accordais alors pour dire que je ne les *voyais* pas passer. Sans savoir que, simplement, je ne les *sentais* pas passer. Avec Béa, je rentrais moi aussi ext-ténué, puisant tout juste, dans l'intimité partagée d'une soirée, dans le confort d'un week-end, de quoi repartir le lendemain. Et

puis, un jour, les rumeurs qui animaient les couloirs – tous ces murmures inquiets qui nous occupaient dans la file d'attente de la cafétéria – ont fini par être confirmées, rattrapés par les faits. Des histoires trop grandes pour nous, comme celles que se racontent les enfants sous la tente : tout autant pour se faire peur que pour éprouver leur propre résistance, leur propre courage, leur propre maturité. Moi, définitivement, je n'étais pas mûr. Au lycée, en prépa, en école, j'avais cru – par ignorance ? manque d'imagination ? ou simple atavisme ? – à cette fiction de l'épanouissement dans le travail, de l'effort récompensé, du mérite reconnu. Derrière ses sourcils épais, les yeux pleins d'une bienveillance suspecte, le directeur des ressources humaines de mon entreprise – celle où, avec un certain succès, je tenais depuis quinze ans le rôle de l'ingénieur informatique apprécié de ses supérieurs ; celle où, par un de ces matins de décembre anodins où l'on n'attend plus rien, j'avais fait la rencontre d'une certaine Béatrice Dupré ; celle où, à peine sorti d'une école qui avait, sans que j'en prenne conscience, scellé mon avenir, j'avais effectué un premier pas définitif dans la vie professionnelle – pendant une heure, donc, un DRH dont je ne me rappelle que les sourcils avait trouvé bon d'ajouter un chapitre à cette formidable histoire de la réussite individuelle en terre capitaliste. Il s'était régalé de mots sucrés : souplesse, opportunité, occasion. Voilà ce que m'offrait en fait la restructuration de mon entreprise. Une "seconde chance" à saisir. J'aurais préféré qu'il me fasse la leçon, qu'il m'explique que je n'avais pas rempli mes objectifs, que j'avais déçu, que j'étais devenu inutile et incompetent. Quand on grandit avec la carotte, on ne comprend bien que le bâton. Au lieu de cela, deux sourcils broussailleux s'agitaient

devant moi dans un concert de bons sentiments et d'encouragement paternaliste. À la désillusion s'ajoutait l'humiliation. Et, pour la première d'une longue série de fois, je me retrouvais seul face à moi-même. La plupart de mes collègues cadres à qui était offerte également cette providentielle "seconde chance" ont eu, je dois l'avouer, la présence d'esprit de la saisir. De se ressaisir. Béa, elle, à l'étage où se décident les grands axes de communication du groupe, comme protégée peut-être par la hauteur de son bureau – ou en tout cas par sa proximité avec ceux de la direction –, avait été épargnée. Son salaire contre mes indemnités : on ferait face ensemble, en couple. À condition que ça ne dure pas trop longtemps...

Au bout d'un an, j'ai découvert le charme du BHV à usage des chômeurs parisiens en manque d'activité. L'endroit est délicieusement impersonnel mais suffisamment familier pour s'occuper des journées entières et tromper son attente. On y flâne à sa guise d'un étage à l'autre dans l'anonymat joliment désorganisé des allées bricolage, cuisine ou literie. Les rayonnages exaltent un certain plaisir masochiste, sorte de vertige coupable devant tous ces possibles offerts et inaccessibles. C'est là que, sur un banc de jardin en solde, j'ai remarqué un jour Monsieur Édouard. Il semblait attendre là depuis toujours, dangereusement immobile au cœur de toute cette agitation marchande, le regard au loin. Devant lui, une vue imprenable sur des chambres dont l'élégance ostensible apparaissait d'autant plus enviable qu'elles étaient entièrement reconstituées, élément par élément, du choix des draps à celui des rideaux, accrochés d'un geste professionnel pour masquer une fenêtre muette. Je me suis assis près de lui. Nous n'avons pas échangé la moindre parole. Juste quelques

regards polis et méfiants. Je me rappelle seulement avoir eu l'impression très nette d'empiéter sur un territoire qui n'était pas le mien, dont je ne maîtrisais pas les codes, et d'être, pour cette raison même, jaugé, jugé et, au final, peut-être, accepté du coin des yeux. L'après-midi est passée sans que je ne m'en rende compte. Autour de nous, les clients se sont succédé, fantômes improbables venus hanter de leurs pas experts des intérieurs à jamais inhabités.

Depuis, je suis revenu régulièrement arpenter les rayons du BHV dans l'espoir de revoir, sur ce banc solitaire, la silhouette épaisse et voûtée de Monsieur Édouard. Son charme suranné m'intrigue et m'intimide à la fois. Il porte de la même façon, avec le même détachement hautain, ses habits et sa moustache. Une veste croisée sur une cravate discrète et un pantalon aux plis impeccables. Une moustache fine, délicatement taillée, qui coupe d'un trait horizontal un visage rond dont la peau hâlée est brillante d'after-shave. Il semble d'un autre temps, d'un autre âge. Plus tard, lorsque nous avons noué conversations, je me suis approché suffisamment près de lui pour découvrir avec étonnement qu'il enduisait les quelques cheveux blancs qui entourent son crâne d'une sorte de gomina, souvenir de quelque coquetterie de jeune homme qui rend à sa dignité de vieillard un soupçon d'espièglerie. Les vendeurs du BHV lui adressent des signes de tête polis, moqueurs et las. De temps en temps, l'un d'eux, plein de prévenance, lui demande de quitter le banc. Mais ils finissent toujours par le laisser revenir. C'est en surprenant une de leurs conversations que j'ai appris qu'il s'appelle, ou en tout cas qu'ils l'appellent, "Monsieur Édouard". À quoi pense-t-il ainsi pendant des heures ? De temps en temps, il semble me

reconnaître ou tout du moins remarquer ma présence. Moi, assis à proximité ou debout derrière un bac rempli d'oreillers, protégé, me semble-t-il, dans l'attitude absorbée et réfléchie de l'acheteur potentiel, je perds toute notion du temps. Je guette dans son regard bleu une approbation, une reconnaissance qui vient de manière discrète, aléatoire et imprévisible. Je cherche dans ses gestes appliqués une sorte de confirmation : nous sommes, lui et moi, semblables.

Cette parade timide a duré presque un an. À l'époque, je tentais encore de prouver – à moi-même, à Béa, aux anciens collègues? – que je retrouverais du travail. Je passais le plus clair de mes semaines enfermé à l'appartement à rédiger des clones de lettres de candidature qui me revenaient invariablement en boomerang. “ Nous vous remercions de l'attention que vous portez à notre société. Nous sommes au regret de ne pouvoir donner suite à votre demande... ”, etc. Le BHV venait alors comme une soupape, sorte de cure personnelle à bas prix.

Un matin, plus de banc de jardin. Et plus de Monsieur Édouard. Je le cherche en vain. Disparu. Évanoui. Un sentiment d'inquiétude noue une angoisse très serrée dans ma gorge. Je ne comprends pas ce qu'il m'arrive. Je parcours les étages à sa recherche. Succession nauséuse d'escaliers mécaniques, de canapés-lits en batterie, de pots de peinture empilés, de bijoux étincelants sous les néons, de miroirs en cascades où se perd à l'infini le reflet du magasin... Dans le brouhaha de la clientèle, à peine interrompu par les annonces mécaniques des hauts parleurs (je n'avais jamais remarqué, malgré les longues heures passées ici, à quel point elles étaient fréquentes, répétitives et entêtantes), je perds pied un instant, à bout de souffle. Et s'il lui était arrivé

quelque chose ? A-t-il seulement quelqu'un pour se soucier de lui ? Et moi, qu'est-ce que je vais devenir ? Est-ce bien normal qu'un parfait inconnu me manque autant ? Un vendeur à qui je demande de l'aide, n'a, pour tout réconfort, qu'un peu de cynisme à m'offrir. *"Monsieur Édouard ? Ah, il a des amis ? Vous voulez qu'on passe une annonce ?"* Et, se pinçant le nez, il entreprend d'ânonner d'une voix ridicule : *"Le petit Édouard est attendu à l'accueil..."*

Quelques mois plus tard, alors que, l'automne venant, je tente de me réchauffer – attention, gare à l'attitude, penser à sautiller de temps en temps, à toucher, à tester, à caresser, toujours renvoyer l'image de l'acheteur en puissance – sur un canapé-lit perdu dans une enfilade de modèles plus ou moins identiques, Monsieur Édouard vient s'asseoir à côté de moi en silence. Un peu plus près que d'habitude. Il soulève du bout des doigts le pli de son pantalon pour dévoiler son mollet gauche. Je découvre une jambe atrophiée, amas compact de chair opprimée et meurtrie. *"Mes vieux démons..."* dit-il dans un sourire désolé, avant de remettre délicatement son pantalon et d'en lisser le pli. Je n'avais, jusque-là, pas remarqué qu'il boitait. Puis, presque immédiatement : *"Donnez-moi votre main... Non, de l'autre côté, paume en l'air."* Sa voix est relativement atone et ferme. J'obéis. Il recueille ma main dans la sienne, avec une délicatesse infinie, comme si elle était quelque objet précieux. Il passe un doigt assuré dans ma paume, suivant un tracé qu'il semble seul à même de déchiffrer. Je suis partagé entre un silence respectueux et une irrésistible envie de pouffer. *"Quelle est la dernière fois où vous avez vraiment eu chaud ? demande-t-il. Je veux dire vraiment chaud, à vous en faire bouillir les organes, éclater les tympanes... Et la*

*dernière fois où vous avez eu vraiment froid? À en perdre vos couilles..."*

Mon propre silence me tétanise. Incapable de choisir : faut-il lui rire au visage, au risque de le vexer? Ou le prendre au sérieux, au risque de le vexer bien plus encore. Je ne peux retenir un sourire. Il me le rend, complice mais sentencieux. "*Voilà ce qui nous manque...*", conclut-il en lâchant ma main, en me la rendant, *le souvenir de vraies sensations.*"